Compte rendu de: Racines. Patrimoine - Gestion - Interprétation. Revue annuelle de l'Office du Parc National du Tassili. Numéro 1, décembre 2009

Jean-Loïc Le Quellec

▶ **To cite this version:**

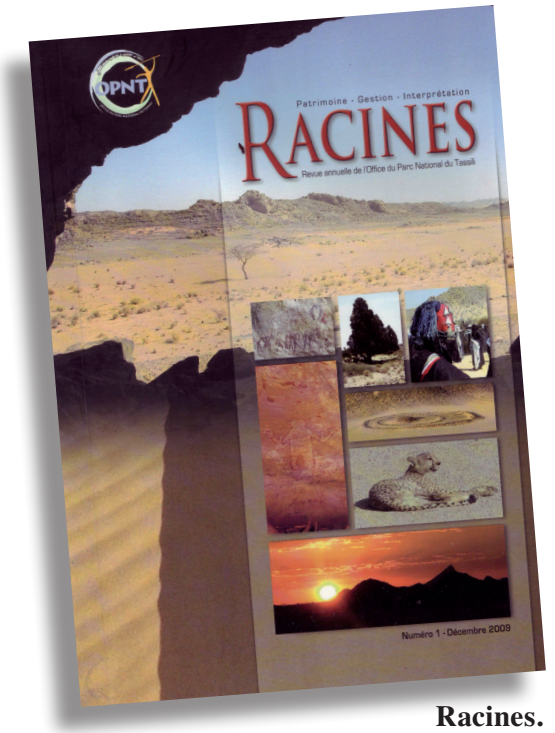
Jean-Loïc Le Quellec. Compte rendu de: Racines. Patrimoine - Gestion - Interprétation. Revue annuelle de l'Office du Parc National du Tassili. Numéro 1, décembre 2009. Les Cahiers de l'AARS, 2011, 15, pp.327-349. halshs-00696545

HAL Id: halshs-00696545
https://shs.hal.science/halshs-00696545

Submitted on 15 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Racines. Patrimoine - Gestion - Interprétation. Revue annuelle de l'Office du Parc National du Tassili. Numéro 1, décembre 2009, 166 pages.

Il s'agit là de la toute nouvelle revue de l'OPNT (Office du Parc National du Tassili), qui réunit un ensemble de contributions très complémentaires, toutes rédigées par des auteurs algériens. Mourad Betrouni, directeur de la protection légale des biens culturels et de la valorisation du patrimoine au ministère de la culture, ouvre ce numéro en évoquant la préservation et l'utilisation de la diversité biologique dans les deux parcs de l'Ahaggar et de la Tassili-n-Ajjer, soit la plus vaste zone protégée du continent africain. L'auteur introduit la notion de « parc culturel », particulièrement adéquate en ces régions qui, depuis des millénaires, ont toujours été occupées, modifiées et interprétées par l'homme. Nous ne pouvons donc que faire nôtre la conclusion de Mourad Betrouni, lorsqu'il souligne le fait que « Le sahara n'est pas seulement un milieu naturel, c'est aussi une réalité surnaturelle qui ne s'interprète pas forcément à partir de ses éléments visibles », et nous ne pouvons qu'approuver son interrogation finale quand il se demande : « L'art rupestre […] n'est-il pas l'expression la plus éloquente de cette relation entre le monde visible et le monde caché ? » Cette notion de « parc culturel » est ensuite développée par Salah Amokrane, conservateur en chef à l'OPNT, qui montre en quoi ce modèle, qui vise à préserver le patrimoine culturel dans son environnement naturel, est le mieux adapté aux réalités patrimoniales et culturelles du Sahara central. Vient ensuite une excellente synthèse sur la géologie du massif tassilien, par Farida Aït-Hamou, suivie d'une liste des travaux actuellement en cours dans la zone concernée : cartographie, géologie structurale, pétrographie, géochimie, géochronologie, étude du volcanisme, paléomagnétisme, sédimentologie, stratigraphie… ces travaux sont nombreux, conduits par diverses équipes et donnant lieu à plusieurs thèses, le tout témoignant de la remaquable vitalité de ces domaines de recherche. Le monde végétal est abordé, sous l'angle de la préservation des habitats, par Hacène Abdelkrim qui présente les groupements végétaux propres à plusieurs zones (oueds Tarat, Imehrou et Ihrir, dépression de Dider, plateau du Meddak, erg de Tihodaïne…). L'auteur résume fort utilement soixante ans de recherches et termine sa contribution en ébauchant un programme de recherches novatrices, et l'on souhaite vivement que puissent être mobilisés les moyens de les réaliser. La faune n'est pas en reste, avec l'article d'Aïssa Mouadi, qui met plus particulièrement l'accent sur l'avifaune et sur trois mammifères emblématiques des régions sahariennes : le guépard, la gazelle dorcas et le mouflon à manchettes — espèces à propos desquelles l'auteur souhaite, bien sûr à juste titre, que soit rapidement mis fin aux chasses abusives. Un catalogue des espèces de reptiles et d'amphibiens est également donné, avec indication, pour chacune, de son habitat et de son statut (de « rare » à « commun »). Pour aborder la préhistoire ancienne, Mohamed Beddiaf a choisi de présenter le site acheuléen de I-n-Tehaq, dans la Tadrart méridionale : il livre alors une étude très détaillée, avec typologie statistique à l'appui et mise en perspective dans le cadre du Sahara central, et l'ensemble forme une publication comme on aimerait en voir plus souvent pour cette région. Elle est suivie d'un lumineux état de la question du Paléolithique ancien et inférieur dans le Sahara algérien par Smaïl Iddir, qui appelle à la recherche de stratigraphies dont l'examen serait susceptible de préciser la chronologie. Khalladi Mederbal expose de son côté les principes de la base de données couplée à un système d'informations géographiques élaboré dans le cadre du projet PNUD (« Préservation et utilisation durable de la diversité biologique d'intérêt mondial dans les parcs nationaux de l'Ahaggar et du Tassili »). L'utilisation de tels outils est en effet devenue indispensable pour effectuer un suivi précis durant plusieurs années. Pour l'instant, seules les données faunistiques et floristiques ont été intégrées à cette base, mais l'auteur suggère avec pertinence d'y ajouter les informations archéologiques ou issues d'autres

1. Slimane Hachi, 1998. « Une approche anthropologique de l'art figuratif préhistorique d'Afrique du Nord. » *Études et documents berbères* 15-16 : 163-183.

domaines de recherche. Et puisqu'il s'agit là de patrimoine mondial, pourquoi ne pas mettre ce type de base en ligne sur l'internet, quitte à en limiter l'accès public aux données les moins sensibles ? C'est là une démarche qui tend à se généraliser, mais qui ne semble pas encore avoir été évoquée dans le cadre de l'OPNT, du moins pour l'instant.

L'article posthume de feu Abdeldjebbar Abassi sur les inscriptions rupestres sahariennes forme une bonne présentation de ce domaine de recherche en plein essor, qui fait vivement regretter la disparition de ce chercheur, et aussi souhaiter la publication de sa thèse sur les textes en *tifinagh* de la Tassili-n-Ajjer. Le texte de Abdelkader Heddouche sur « Le peuplement protohistorique du Sahara central » ne sera pas commenté ici, car il fait l'objet d'une recension séparée, publiée à la suite de celle-ci.

Deux contributions concernent les images rupestres: l'une de Slimane Hachi, l'autre de Malika Hachid. Le premier s'est contenté de donner à la revue un article déjà publié en 1998 dans *Études et documents berbères*, sans en changer un iota. C'est bien dommage, car si l'auteur avait pris la peine de réviser son texte, il aurait pu en supprimer l'affirmation selon laquelle « à l'inverse de l'art paléolithique européen, l'art figuratif saharien est le plus souvent sur des supports morphologiques accessibles au regard. » Cette affirmation était à la rigueur acceptable en 1998 (bien que cette même année soit celle où les gravures paléolithiques de plein air de la vallée du Côa, découvertes en 1994, furent reconnues patrimoine culturel de l'humanité par l'Unesco) mais qui ne l'est certainement plus avec l'importance grandissante des sites à gravures rupestres paléolithiques de plein air découverts dans la péninsule ibérique. De même, la prise en compte des importants travaux récemment parus (notamment dans les *Cahiers de L'AARS* et dans *Antiquity*) sur les monuments lithiques sahariens aurait permis à son auteur de ne pas répéter que ceux-ci « apparaissent et se développent […] quand l'art figuratif entre dans des phases de schématisation s'opérant aux dépens des aspects descriptif et réaliste, en fait, quand l'art figuratif se raréfie quantativement et semble prendre des fonctions de plus en plus sémiologiques. » La simple prise en compte de la situation au Messak permet de mesurer l'inanité d'une telle affirmation. Il est également regrettable que cette réédition de l'interprétation de la « scène du taureau » de Ti-n-Hanakaten en clef touarègue n'ait pas donné lieu à une étude reprenant à nouveaux frais tous les élements de la paroi, au lieu de s'appuyer essentiellement sur un ancien relevé sélectif.

L'autre article consacré aux arts rupestres tassiliens reprend dans son titre une expression affectionnée par son auteure, et qui situe d'emblée ces images « cinquante siècles avant les pyramides. » Il n'est pas précisé de quelles pyramides il s'agit mais, bien que les anciens Égyptiens aient construit de tels monuments depuis la IIIe jusqu'à la XVIIIe dynasties, il est probable que cette allusion ne concerne que les plus anciennes, érigées au début du IIIe millénaire avant l'ère commune, ce qui rapporte « l'art rupestre du Tassili n'Ajjer » au VIIIe millénaire BCE. Que l'on accepte ou non ce parti pris chronologique, la référence à l'Égypte donne le ton, puisqu'il nous est également dit plus loin que cet art « reflète un très riche fond culturel fait de croyances et de religions dans lesquelles puiseront maints peuples, dont celui de l'Égypte pharaonique avec son célèbre panthéon de dieux humains à tête animale, qui en est lui-même, une tardive émanation. » Or s'il est bien une chose dont on puisse être certain à propos de l'art égyptien de l'époque pharaonique, c'est qu'il n'offre strictement aucune ressemblance, ni thématique ni stylistique avec les plus anciennes peintures tassiliennes, à savoir celles des Têtes Rondes. Et comme il en est de même pour l'art prédynastique, qui en est pourtant plus proche du point de vue chronologique, on se demande bien par quel miracle le second serait une « émanation » du premier. Plus loin, il nous est proposé de reconnaître, sur les images rupestres, « des Noirs, des Blancs et des groupes métissés », ce qui semble bien risqué, même avec le *caveat* selon lequel « on ne peut plus parler de races » — surtout que l'auteur expose aussitôt après que, bien que ce terme soit « dépassé », on pourrait néanmoins en conserver l'usage pour certains groupes humains « rarissimes ». Une telle ignorance des données anthropologiques de base laisse songeur, et l'on ne peut que rappeler que le terme de « race » est strictement réservé « aux produits d'une reproduction dirigée et sélective, comme celle des animaux domestiques, organisée par l'homme [1] ».

Beaucoup d'autres approximations, contrevérités ou affirmations des plus discutables constellent ce texte. En voici un florilège.

— Le Néolithique « sortira l'Europe des ténèbres [*sic* !] en lui apportant l'agriculture et les premières espèces animales domestiques » : c'est faux, puisque la première espèce animale à avoir été domestiquée est le chien, et que cela s'atteste par exemple en Belgique 31 700 ans avant nos jours [2].

— La fabrication de la poterie serait un « privilège des Sahariens, puisque c'est dans le massif de l'Ayar que se trouvent les plus anciennes poteries du monde datées du XIe

1. Éric Crubézy, José Braga et Georges Larrouy 2008, *Anthropobiologie. Évolution humain,* Paris : Elsevier / Masson, p. 33.

2. Mietje Germonpré, Mikhaïl V. Sablin *et al*. 2009. « Fossil dogs and wolves from Palaeolithic sites in Belgium, the Ukraine and Russia : osteometry, ancient DNA and stable isotopes. » *Journal of Archaeological Science* 36 (2) : 473-490.

millénaire (avec celles du Japon)» : faux. L'auteure ne précise pas s'il elle parle de millénaires BP ou BCE, alors que la date la plus ancienne publiée pour l'Ayar / Aïr est celle obtenue par Jean-Pierre Roset à Temet, qui est de 9550 ± 100 BP soit, après calibration, entre 9229 et 8696 cal BC. Or la présence de la poterie sur ce site à cette date ne peut être retenue, car elle n'y est pas directement attestée, et fut seulement *déduite* de l'existence d'un petit objet de schiste qu'on a *supposé* avoir été utilisé pour décorer des céramiques. En réalité, les plus anciennes dates pour la poterie africaine sont actuellement celles de 9820 ± 380 BP (SMU-858) à Bir Kiseiba en Égypte, soit entre 10 474 et 8308 cal BC, et celle de 9785 ± 70 BP (ETH-28746) au Ravin de la Mouche au Mali, soit entre 9409 et 9125 cal BC. Toutes les dates du Niger sont plus récentes [3].

— « C'est dans le même temps [au Néolithique] que les hommes créent leurs premiers dieux et leurs premiers mythes » : évidemment faux.

— « Dans les gravures de la période "bubaline" […] on ne peut encore parler d'un élevage et d'un véritable pastoralisme comme dans la période suivante » : faux. Le bubalin est un style particulier, manifestement développé par des pasteurs, ainsi que l'attestent de très nombreuses gravures (bovinés montés ou tenus en longe, scènes traite…).

— « Sur le plan de l'anthropologie physique et par son esthétisme, cet art [celui des Têtes Rondes] se place […] aux sources de la négritude » : faux. Est-il besoin de rappeler que le concept de négritude est dû à Aimé Césaire, qui l'a créé en 1933 sans nullement avoir besoin de s'inspirer des peintures des Têtes Rondes ?

— « Aucun autre groupe au Sahara n'a atteint un tel niveau de religiosité » [que celui des Têtes Rondes] : affirmation sans fondement, à moins de croire que l'hermétisme des images (à nos yeux) soit proportionnel au degré de religiosité de la culture qui les produit, ce qui ne saurait être soutenu sérieusement.

— « L'usage du masque dans les croyances et les rites africains n'est plus à démontrer, or, c'est avec les Têtes Rondes que ce dernier fait son apparition, avant d'inspirer les plus grands peintres cubistes à travers les arts premiers africains. La face d'une des "Demoiselles d'Avignon", tableau fondateur du cubisme de Picasso, reproduit un masque qui ressemble à s'y méprendre à ceux du site de Séfar (Tassili n'Ajjer) » : doublement faux. D'une part les plus anciens masques connus et datés avec certitude se trouvent dans le PPNB (Néolithique précéramique B), par exemple dans la grotte de Nahal Hemar en Israël, et d'autre part, le masque des *Demoiselles d'Avignon* s'inspire en réalité d'une tête ibérique acquise par le peintre, et ne représente pas du tout un masque africain, malgré ce que prétend une légende tenace, ici reproduite sans aucun sens critique.

— « Chez les Têtes Rondes, nombreuses sont les figures et les compositions étranges qui permettent d'envisager l'usage de substances psychotropes par les peintres, des substances extraites de certaines plantes sahariennes (comme les convolvulacées: *Ipomaea, Corymbosa*…). Les hommes de la Tadrart Acacus avaient une bonne connaissance des végétaux, eux qui avaient sélectionné la plante du nom d'Echium pour empoisonner rituellement le mouflon sauvage » : faux, et même ridicule, entre autres raisons parce que les mouflons sont pratiquement immuns aux effets toxiques de l'*Echium*, et que la fréquence de cette plante dans le fourrage n'est due qu'à sa multiplication dans l'environnement, corrélative à l'accroissement de l'aridité [4]. De plus la liste donnée pour les convolvulacées ne témoigne que d'une ignorance botanique, en faisant suivre «*Ipomaea, Corymbosa*… » de points de suspension laissant entendre qu'il s'agirait d'une série d'espèces différentes, alors qu'en réalité, il fallait écrire *Ipomaea corymbosa*, qui correspond au binôme linnéen d'un seul et même taxon. Quant à l'expression « mouflon sauvage », il s'agit d'un pléonasme, puisque le mouflon n'a jamais été domestiqué.

— «Le terme "Bubalin" désigne, à l'origine, une espèce animale sauvage marquant l'étage le plus ancien de ces gravures : le *Bubalus antiquus*, nom savant du buffle antique » : faux. Le mot « Bubalin » ne désigne aucune espèce animale, c'est un adjectif construit en référence au nom «bubale» qui, lui, désigne à la fois une antilope et le grand Buffle antique. Cette dernière espèce ne « marque » pas du tout « l'étage le plus ancien » des gravures, contrairement à ce qu'ont cru les anciens auteurs (et aussi quelques contemporains, hélas) car un fossile de cet animal a été daté à Méniet (Ahaggar) du milieu du IV[e] millénaire BCE, ce qui est cohérent avec le fait que dans la région des Aramāt, la bête elle-même fut magistralement peinte en style d'Ihéren, donc à la toute fin de la période pastorale.

— [Au sujet des théranthropes] « on les voit transporter avec facilité un éléphant sur l'épaule : si c'est vrai, l'auteure devrait publier de toute urgence ce document inconnu des inventaires publiés.

— « Les théranthropes de l'art rupestre préhistorique saharien évoquent les dieux de l'ancienne Égypte, mais cinquante siècles les séparent. Cette similitude peut s'expliquer par

3. Éric Huysecom, M. Rasse *et al*. 2009. « The emergence of pottery in Africa during the tenth millenium calBC: new evidence frop Ounjougou (Mali). » *Antiquity* 83 : 905-917.

4. Patricia A. Helvenston & Paul G. Bahn 2006. «Archaeology or mythology ? The 'three stages of trance' model and South African rock art. » *Les Cahiers de l'AARS* 10 : 111-126.

un lointain substrat symbolique né au Sahara et qui aurait marqué les peuples et leur descendance dans cette partie de l'Afrique […] ainsi, ceux qui ont une tête de canidé évoquent Anubis» : faux. Les divinités égyptiennes à tête animale résultent d'une évolution locale indépendante, et les plus anciennes représentations d'Anubis le figurent comme un simple canidé, sans aucun caractère humain. Si les théranthropes égyptiens étaient dérivés d'un fonds saharien, on devrait les retrouver en Égypte prédynastique, ce qui n'est pas le cas.

— [Au sujet des auteurs des gravures bubalines] «nous ignorons tout de leur culture matérielle» : faux. Les images qu'ils nous ont laissées illustrent au contraire de très nombreux aspects de cette culture matérielle : habits, bijoux, arcs, massues, poignards, haches, selles, cordes, récipients, entre autres objets, y sont montrés en grand détail.

— «De manière générale, assurément, on ne peut parler de période pastorale quand il s'agit des Bubalins, et, peut-être, les hommes ne possédaient-ils que de petits troupeaux, accordant encore toute son importance à la faune sauvage et à la chasse» : faux, ou alors les mots ne veulent plus rien dire. Ces gens étaient à l'évidence des pasteurs, et les représentations qu'ils nous ont laissées sont majoritairement celles de leurs troupeaux (au Messak, les images de taurins forment 35% des figurations zoomorphes). Qu'ils aient aussi chassé ne change rien à l'affaire.

— «[Hamadou Hampaté Bâ] a été en mesure de déchiffrer quelques-uns de ces tableaux mythiques restés jusque-là énigmatiques, notamment la cérémonie du "Lotori" à laquelle il avait assisté en 1913» : faux. Cette légende séduisante a été complètement réfutée, et il est déprimant de constater qu'elle est ici réintroduite sans discussion, comme s'il s'agissait d'un fait avéré[5].

— «Une genèse autochtone du libyque — très possiblement après une longue gestation à partir des motifs géométriques de l'art protoberbère et paléoberbère —, indépendante de l'écriture phénicienne ou de sa variante punique auxquelles on l'a si souvent lié, apparaît de plus en plus probable» : faux. Au contraire, la supposition selon laquelle des créateurs autochtones de cette écriture auraient choisi, parmi des centaines de signes possibles, les mêmes (par exemple ⵍ, ⵜ, ⵡ, ⵣ) que ceux qu'utilisèrent les inventeurs de l'écritures phénicienne pour désigner les mêmes phonèmes (ici G, T, S_3, Y) est hautement improbable[6].

On regrette d'avoir à écrire que, dans une revue d'aussi belle tenue, les images rupestres sahariennes auraient mérité un traitement plus sérieux. Lorsque de grandes théories sur le peuplement, les types anthropologiques, l'interprétation, etc. ne s'appuient pas sur des inventaires minutieux, elles restent au mieux lettre morte, et au pire ne témoignent que d'un certain *wishfull thinking*. Espérons donc que, dans les prochaines livraisons de *Racines*, nous seront offerts sur ce sujet, non plus de longs monologues interprétatifs, mais des monographies précises, détaillées, des magnifiques sites rupestres tassiliens. L'art rupestre est un «objet» archéologique comme un autre et il doit, comme le matériel lithique par exemple, faire l'objet d'inventaires minutieux, de descriptions précises, de corpus, de typologies argumentées, de travaux statistiques et d'études aréologiques qui en permettront une approche rationnelle. Autant la Préhistoire du Sahara central a besoin d'études pointues et localisées comme — par exemple — celle que Mohammed Beddiaf a livrée dans ce même numéro de *Racines* sur le site acheuléen de I-n-Tehaq, autant elle a le plus grand besoin de monographies détaillées de sites rupestres. Et ces derniers sont si nombreux qu'il y a largement de quoi alimenter quelques centaines de numéros de cette belle revue, à laquelle nous souhaitons un vif succès et une très longue vie.

JLLQ

5. Jean-Loïc Le Quellec 2002. «Henri Lhote et le Lootori.» *Cahiers de l'AARS* 7 : 141-156 ; et 2006. «Lhote et le Lootori: le retour ! » *Les Cahiers de l'AARS* 10 : 149-150.

6. Werner Pichler 2007. «The origin of the Libyco-Berber script.» *In Actes du colloque international Le libyco-berbère ou le tifinagh : de l'authenticité à l'usage pratique* (pp. 187-200). Alger: Haut Commissariat à l'amazighité.

«Le peuplement protohistorique du Sahara central» de A. Heddouche est un des articles du premier numéro de la nouvelle revue lancée en 2009 par l'Office du Parc National du Tassili, revue dont Jean-Loïc Le Quellec a commenté diverses contributions ci-dessus. Les propos de A. Heddouche appellent quelques commentaires en raison de nombreuses affirmations en contradiction flagrante avec la réalité .

En préambule, il nous paraît assez curieux que, l'auteur, directeur de Recherche au C.N.R.P.A.H., propose un découpage temporel de l'Histoire qui pour le moins, sort de l'ordinaire : «*Au Sahara central, la période protohistorique couvre une longue période du Néolithique moyen (-6000) jusqu'à l'islamisation*». Déjà on ne sait s'il s'agit de 6000 BP ou bien de 6000 BC ce qui est plus qu'une subtilité. Par ailleurs, quelque chose nous aura échappé car, selon le Larousse, la protohistoire est l'«Époque de l'histoire de l'humanité comprise entre la préhistoire et la période historique. La protohistoire, antérieure aux premiers documents écrits, a pour caractéristique essentielle l'apparition de la métallurgie : celle